Marilú Mallet

Juliette

Vertiges

Jules Salles (1814-1900), *Roméo et Juliette* (1898),
Musée des beaux-arts de Nîmes, France.

Marilú Mallet est une écrivaine, scénariste et réalisatrice québécoise d'origine chilienne. Photo : Guy Borremans (1982).

Juliette

A mi querida prima Vivian Evans
Señoret y a la tia Margarita.

MAMAN a soixante-seize ans. Elle s'appelle Juliette. Elle marche avec élégance, les épaules légèrement relevées. Sa chevelure blanche encadre son beau visage au teint de porcelaine. Son dos est parsemé de taches de rousseur, ses jambes sont longues et son ventre est aussi mince que celui d'une jeune fille. Elle est toujours bien vêtue, porte un collier de perles disparates, et elle adore bavarder. Elle parle de la vie et parcourt le monde avec un langage coloré tout en tricotant ou en cousant. Elle prépare aussi de riches gâteaux aux fraises et passe ses soirées à lire.

Malgré son ton convaincant, ses conversations intéressantes et sa passion pour la littérature, maman fêta ses vingt ans, puis sa vingt-deuxième année, ses vingt-quatre ans, puis finalement vingt-huit ans sans ne jamais recevoir aucune proposition de mariage. À trente ans ses trois sœurs étaient toutes mariées, et ses neveux et nièces la surnommaient la « vielle fille ». Elle se sentait par ailleurs la plus laide de ses sœurs. C'est à la suite de cet anniversaire baigné de larmes qu'apparut à l'horizon celui qui allait devenir mon père. C'était un grand anglais, blond et travailleur. Il avait quinze ans de plus qu'elle, et une bonne dose d'expérience. Maman fit un mariage de raison. Papa avait été le petit ami de quelques femmes ennuyantes et maman lui semblait être une personne intéressante. Papa était un homme commun, ordinaire, travaillant de neuf à cinq, avec de fréquentes attaques de mauvaise humeur, une ingratitude effrontée pour les magnifiques desserts de maman, et un total désintéressement pour les conversations littéraires. Bref, un mari quelconque. Et une vie tranquille, jusqu'à l'ennui.

Maman eut deux enfants. D'abord une fille, puis plus tard un garçon. Son corps grossit, puis s'amincit après ces deux grands événements. Malgré tout, elle décida de se mettre à la diète, pour le reste de ses jours.

Elle devint absolument obsédée par son apparence physique. Elle prit tous les moyens pour remédier à ce problème. Elle faisait de la gymnastique, jouait au tennis, s'enduisait le corps de crèmes, et parvint ainsi à avoir le ventre le plus parfait du monde. Maman était la plus fidèle des femmes. Papa était courtois, travailleur et pacifique. Rien ne nous manquait à la maison : couverts en argenterie, porcelaine de Limoges, vêtements français, chaussures italiennes, lampes en cristal de Bohème, parfums de luxe et bagues serties d'émeraudes.

Maman cuisinait de fabuleux dîners, souvent pour plus de huit personnes, et elle terminait ses chefs-d'œuvre gastronomiques par des desserts au chocolat et liqueurs, et toute la famille s'en allait au lit le ventre bien rempli. Malheureusement avec ces soupers extravagants, papa prit du poids et se transforma en gros chauve. Après trente ans de gloutonnerie et de travail monotone, papa s'écroula d'une crise cardiaque. Depuis lors, la compagnie de pétrole pour laquelle il travaillait verse une rente à maman.

Entre temps, les enfants ont grandi et se sont mariés. Mon frère et moi, nous sommes déménagés dans une autre ville. Maman vit maintenant seule dans notre ancien appartement. La rente de papa a diminué petit à petit et maman a dû vendre tout ce qu'elle a pu : sa bague sertie d'émeraudes, l'argenterie, le service de Limoges, et ainsi de suite. Maman avait déjà soixante-cinq ans lorsqu'elle décida d'avoir des pensionnaires. C'était une solution pour se faire quelques sous de plus, et aussi pour rompre la solitude. Au début, c'étaient des dames de province venues visiter leurs enfants à l'hôpital, en face de chez elle. Ensuite, ce furent des étudiants du secondaire. Ces adolescents parlaient et riaient fort, téléphonaient longtemps et plus que nécessaire, et rentraient tard la nuit. À cause de son âge, maman se mit à sélectionner des pensionnaires plus sages.

Puis elle fut malade, et nous l'avons aidée, mon frère et moi, en lui envoyant un peu d'argent. Et nous nous sommes mis à voyager plus souvent que d'habitude pour lui rendre visite. Des souvenirs d'antan on refait surface dans sa mémoire. Elle se mit à se rappeler des histoires d'enfance, à lire et à réciter des poèmes à haute voix. Pour ses soixante-quinze ans, j'ai pris l'avion en vitesse en pensant que sa vie allait bientôt finir. J'ai quitté mon mari et mes enfants en ayant pris soin de préparer des repas pour une semaine d'avance. Et je lui ai acheté un parfum au *duty free* de l'aéroport.

En arrivant à Montréal, maman m'attendait à l'aéroport, l'air très en forme. Enveloppée dans un châle, elle a descendu les escaliers comme une jeune femme. Elle était accompagnée de ma nièce Catherine et d'un jeune homme à barbe. Ils se sont assis sur le siège avant, et ma mère et moi sur la banquette arrière. À peine étions-nous engagés sur l'autoroute que déjà j'étais en pleine séance de bavardage avec elle. Nous avons commencé par sa santé, puis nous avons enchaîné sur ma nièce qui a vingt-deux ans et qui habite chez elle depuis quelques mois. Je lui ai demandé avec curiosité qui était ce jeune homme au volant. Maman m'a expliqué qu'il était professeur de musique, qu'il venait d'une région du nord de la province, qu'il était un jeune homme sérieux et très gentil. « Où se sont-ils rencontrés ? » ai-je alors demandé. « C'est mon pensionnaire ! » s'est exclamée maman.

Le lendemain matin, nous avons pris le petit déjeuner ensemble, nous, les trois femmes. Maman est disparue pendant un bon moment pour revenir avec un faux manteau de vison. Elle s'est mise à se dandiner en se mirant dans tous les miroirs de la maison. « Ça te plait ? » m'a-t-elle demandé. « Oui, c'est beau ! » lui ai-je répondu, sans oser lui dire que le vison avait plutôt l'air faux. « C'est un cadeau d'Avril. » Je lui ai remis mon petit cadeau. Maman l'a ouvert et s'est tout de suite parfumée.

Après le déjeuner, nous sommes sorties nous promener, maman et moi, au parc d'à-côté. Maman portait son manteau de fourrure. Elle marchait, l'air inquiet, et elle a commencé à transformer les détails les plus insignifiants en paroles précieuses et en histoires drôles. Elle parlait avec un débit rapide, comme si elle était étouffée de bonheur, et se tournait vers moi de temps en temps avec un petit regard innocent. Nous sommes allées au marché, et dans sa façon de prendre fruits et légumes, on la sentait en paix. Elle les touchait avec délicatesse, les caressait en demandant au jeune commis de les bien peser et de mettre le bon prix, puis elle les déposait dans le chariot. Tous ces gestes, elle les faisait comme si elle avait été en train de faire un travail fascinant. Elle parlait comme une personne enchantée de sa vie. Je n'arrivais pas à croire, justement, que sa vie fut à ce point merveilleuse. Elle semblait avoir totalement récupéré de la chute qui lui avait causé une fracture de la hanche. Il n'y avait pas de doute, le séjour de Catherine chez elle l'avait énormément aidée. Pour une fois mon frère avait eu une bonne idée !

Il ne faut pas oublier non plus que son nouveau pensionnaire est un jeune homme sérieux, qui paye régulièrement son loyer. « Le pensionnaire a l'air d'un bon garçon ?! » lui ai-je dit. « Oui », m'a-t-elle répondu, c'est un bon garçon ». « Il a l'air sérieux et travailleur », ai-je ajouté. « Tu as tout à fait raison », m'a-t-elle confirmé, « Avril est un bon garçon ». J'ai enchaîné : « Il va bien avec Catherine ! ». Maman a tout de suite changé d'expression. Elle a pris une pause et elle m'a lancé : « Mais Avril, ce n'est pas quelqu'un pour Catherine ». Maman avait toujours été perspicace. Elle avait l'art de découvrir, avec ses grands yeux, la petite imperfection, la négligence de la nature, le petit défaut imperceptible à première vue qui se transforme avec le temps en monstruosité. Je lui ai demandé : « Qu'est-ce qui ne va pas avec Avril, alors ? » Un long silence, elle s'est immobilisée, les épaules relevées. Sa peau de porcelaine a tremblé. Un sourire étrange est apparu sur son visage. « Ça va pas ? » lui demandai-je. Elle répondit doucement. « Oui », puis après temps d'arrêt : « Il a un bon travail, il est travailleur et sérieux ». « Alors, qu'est-ce qui ne va pas ? », ai-je redemandé. Maman a rajustée son foulard et, en serrant son faux manteau de vison sur sa taille parfaite, elle m'a dit : « C'est que... Avril, il est à moi ! »

Je me suis dit qu'elle était devenue complètement folle. Maman a soixante-quinze ans ; sa fracture de l'automne dernier lui avait vraisemblablement affecté la raison. Nous sommes revenues en silence, maman soupirait, la tête penchée vers l'arrière. Elle respirait l'air du printemps en admirant avec euphorie la beauté des arbres. Je n'arrivais pas à croire qu'elle fut amoureuse. Mine de rien, je lui ai demandé : « Avril, quel âge a-t-il ? ». « Trente-trois ans ! », m'a-t-elle répondu avec fierté. « L'âge du Christ ! », me suis-je exclamée. Puis avec un ton moqueur : « Tu ne trouves pas que c'est une grande différence d'âge ? ». Maman s'est passée la main dans les cheveux pour s'assurer qu'elle ne s'était pas décoiffée. « L'âge est une convention ! », m'a-t-elle lancé, les yeux étincelants d'une flamme amoureuse et la bouche marquée d'un large sourire. Elle m'a regardée : « Tu sais qu'une femme de soixante-huit ans vient d'avoir un enfant en Italie... ». Je n'ai pas répondu.

Ce soir maman a préparé un délicieux repas, comme autrefois, avec un gâteau au chocolat. Elle a offert des liqueurs et des sucreries. Tout s'est déroulé dans une atmosphère agréable. Après le souper, nous sommes passés tous les quatre au salon. Catherine s'est retirée tôt dans sa chambre. Avril et Maman se sont assis sur le sofa et ils ont lu de la poésie à voix haute. Ensuite, ils ont joué une pièce de musique. Maman s'est assise au piano et Avril l'a accompagné à la flûte. Maman était très belle, très bien coiffée, très parfumée, son collier de perles élégamment pendu à son cou. Je n'arrivais pas à détourner les yeux de son pensionnaire à l'allure provinciale, vêtu d'un complet usagé trop court et d'une cravate rouge. Quand maman a fait une pause, j'en ai profité pour aller me coucher. Je me suis dit que toute cette histoire, finalement, ce n'était probablement qu'un problème de solitude. Une fois dans la chambre, j'ai allumé la télévision, par habitude. Il n'y avait que des nouvelles menaçantes et des séries américaines violentes dans lesquelles les personnages s'insultaient mutuellement sans arrêt. Tard dans la soirée, j'entendais encore leur musique, au loin.

Pendant ce temps, à la télévision, on présentait un film pornographique où des femmes provocantes écartaient les jambes devant un homme grossier, qui répétait sans cesse : « *I want to fuck you* ». C'est peut-être cette phrase vulgaire qui m'a poussée à retourner au salon. J'y suis entrée lentement, maman et Avril lisaient en silence. Je me suis dit : « c'est un amour platonique ». Mal à l'aise, la voix enrouée, je leur ai lancé : « C'est l'heure de se coucher... il est minuit ! » « Mais c'est vendredi », m'a répondu maman, d'un ton plaignard comme une adolescente. J'ai senti que les rôles s'étaient inversés et que j'étais devenue la mère de maman.

Je suis retournée à ma chambre sans parvenir à m'endormir. Je jetais un coup d'œil à ma montre de temps en temps jusqu'au moment où j'ai senti que maman marchait vers sa chambre. Quand le silence fut total dans la maison, je me suis levée sur la pointe des pieds, j'ai passé devant la porte du pensionnaire et je me suis dirigée vers la chambre de maman. J'ai ouvert la porte, et très préoccupée de ce que j'allais trouver, j'ai marché à tâtons dans l'obscurité jusqu'à la tête de son lit. Maman dormait, un sourire paisible aux lèvres.

Quand je me suis levée le lendemain, maman était déjà sortie faire les courses avec Catherine. Pendant que je prenais mon café, j'ai entendu les pas d'Avril qui se rapprochaient. Il est apparu sur le seuil de la porte en complet noir. Il m'a salué avec timidité. Il semblait nerveux. « Madame, j'aimerais vous parler », m'a-t-il dit. Pour le mettre à l'aise, je lui ai dit : « Mais asseyez-vous ». Avril m'a dit combien il était amoureux de maman. Combien maman était une femme intéressante, qu'elle avait de la classe, qu'elle était cultivée, qu'elle faisait les meilleurs desserts en ville, qu'elle marchait avec élégance, qu'elle savait jouer du piano, bref que maman était une femme parfaite. Il m'a affirmé qu'il était une personne sérieuse et m'a avoué son intention de marier maman. Je l'ai regardé, épouvantée, alors qu'il continuait à me raconter qu'il avait un bon salaire, que sa situation était solide et qu'il était l'héritier de quelques terres dont il venait de prendre possession dans le nord de la province. Je l'ai écouté sans l'interrompre. Tout en parlant, il s'avançait vers moi comme si j'étais la mère de sa fiancée. « Mais vous avez trente ans... et mam... (je n'ai plus osé prononcer le mot maman). Il m'a interrompu : « L'âge, l'âge n'a aucune importance... c'est seulement un chiffre sur un bout de papier ». J'observais ses mains crispées, ses petits yeux verts, son complet bien repassé et subitement j'ai ressenti une méfiance totale à son égard. Je me méfiais de ce fol amour et je lui ai répondu sèchement : « Je voudrais que vous sachiez que ma mère n'a pas un rond. Cet appartement est à mon nom. » Je lui ai demandé à brûle-pourpoint : « Mais qu'attendez-vous d'elle ? » Avril, dérangé, s'est retiré au salon en silence.

Comme un étudiant amoureux, il s'est assis sur le sofa, tout triste. Puis il a pris un livre et a fait semblant de lire. Me sentant coupable, je me suis approchée, et sur un ton gentil j'ai lui ai dit : « Voyons, ce n'est pas possible que vous vous mariez maintenant... » Je le fixais avec attention en essayant de lui donner une raison valable : « Vous savez, les mariages ne durent pas longtemps de nos jours... si ça ne fonctionne pas, maman va perdre la pension de papa. Mon frère et moi nous n'avons pas les moyens de subvenir à ses besoins. » Les pas rapides de maman et de Catherine qui arrivaient sur le seuil de la porte nous forcèrent à interrompre notre conversation. Avril s'est excusé et s'est empressé d'aller au-devant d'elles pour les aider. Maman s'est approchée de moi, toute joyeuse, en fredonnant une chanson, sans se rendre compte de mon état, et m'a décrit avec enthousiasme le souper qu'elle voulait préparer pour le soir. Elle m'a expliqué qu'elle s'en allait là, tout de suite, à un cours de peinture qu'Avril lui avait offert. Elle reviendrait pour le repas et elle irait ensuite au théâtre. Avril avait acheté depuis un mois deux billets pour une pièce de théâtre. « J'espère que ça ne te dérange pas trop ? » m'a-t-elle demandé avec douceur pour se faire pardonner son absence.

Quand maman et Avril furent sortis, j'ai immédiatement entrepris une enquête sur leur étrange liaison. J'ai demandé à ma nièce ce qu'elle savait sur le pensionnaire. « C'est un bon garçon, il travaille, il lit beaucoup, il est en train d'écrire quelques articles et il fait de nombreuses promenades avec grand-maman... » Je me suis tue, et tout à coup je lui ai demandé : « Et toi, tu n'as pas de petit ami ? » Elle m'a répondu qu'elle était surtout préoccupée par ses examens et qu'elle avait beaucoup de travail. À la suite de cette brève conversation, Catherine s'est retirée dans sa chambre pour dévorer un de ses livres d'économie.

Je me suis mise à faire les cents pas dans la maison, et j'ai finalement pris la direction de la chambre du pensionnaire. Je suis entrée avec l'intention de faire une fouille en profondeur de ses biens pour trouver le détail qui me confirmerait que cet individu avait une sale idée en tête. J'ai cherché partout, dans tous les coins, avec l'idée même de trouver une arme cachée pour l'éventuel assassinat de maman. Je n'ai rien trouvé de suspect, seulement des livres de musique, des instruments anciens, des tas de romans, des poèmes inédits écrits à la main, et ce qui semblait être des brouillons de belles lettres très tendres. Des lettres d'amour à maman.

Dans la soirée, j'ai reçu un appel de maman qui m'annonçait qu'elle rentrerait tard, qu'elle souperait au restaurant avec Avril parce que le cours avait été plus long que prévu et que la pièce de théâtre commençait immédiatement. Le souper tant attendu de maman, qu'elle nous avait promis, a été remplacé par une pizza que nous avons commandée ma nièce et moi. Nous l'avons mangé en silence ! Catherine avait l'air fatigué et moi j'étais préoccupée par ce foutu pensionnaire qui était au théâtre avec ma mère.

Je suis retournée au salon. J'ai tout d'abord été très inquiète pour elle. Et puis je me suis mise à penser à elle, tel qu'elle m'apparaissait : maman marchant dans le parc et s'arrêtant à chaque fleur pour la sentir avec fascination. Maman regardant les arbres. Maman lisant des poèmes. Maman jouant une sonate à deux jusque tard dans la nuit. Maman allant au théâtre élégamment vêtue. Maman vivant comme si elle avait un autre âge et qu'elle était à une autre époque. J'ai décidé de prendre mes distances avec toute cette affaire. Et tout à coup, je me suis mise à l'envier. Et je me suis endormie. C'est le bruit de la clef dans la serrure qui m'a réveillée quelques heures plus tard. C'était maman et Avril. Je me suis déshabillée lentement en écoutant leurs pas qui s'éloignaient dans le couloir. Je n'ai pas pu me rendormir. Je regardais le cadran de temps en temps jusqu'au moment où je me suis levée pour aller dans la chambre de maman. Je voulais vérifier jusqu'où leur relation en était rendue. Maman dormait profondément, son beau visage de porcelaine éclairé d'un sourire de béatitude. Avril n'était pas là.

J'ai fait marche arrière sur la pointe des pieds et je me suis dirigée vers la chambre d'Avril. J'ai ouvert sa porte pour la refermer aussitôt derrière moi. Avril lisait un livre, dans son lit, éclairé par une petite lampe de chevet. Il m'a regardé, tout étonné pendant que je m'approchais de lui. Il a eu un mouvement de recul et m'a demandé, craintif : « Mais que faites-vous ici ? Qu'est-ce que vous voulez ? » Je ne m'étais pas rendu compte que ma chemise de nuit transparente laissait voir mon corps nu. C'est le regard effrayé d'un homme qui croyait être victime d'un viol qui m'a fait prendre conscience de la cause de sa réaction. Je n'en ai pas fait de cas et je lui ai demandé avec fermeté : « Qu'est-ce que vous cherchez chez ma mère ? » Avril m'a répondu qu'il aimait Maman. Qu'elle était celle qu'il avait toujours voulue. Qu'elle lui avait fait découvrir un autre monde. « Je suis un homme sérieux, elle est une femme sérieuse, le monde a changé, mettez-vous à ma place. » Et il a ajouté : « Je n'ai que de bonnes intentions, croyez-moi ». Je ne savais pas comment réagir à ce regard et je n'ai eu que cette seule réponse : « Je ne veux pas que vous vous mariez, c'est clair ! Je ne veux pas que vous vous mariez ! » Je suis sortie de la chambre.

Le dimanche, je suis de nouveau allée faire une promenade avec maman. Elle serrait son manteau de vison contre sa taille toujours aussi mince, et subitement je lui ai lancé : « La couleur de ce manteau ne te va pas du tout ! »

« Elle ne me va pas ! » s'est-elle exclamée, comme si elle arrivait soudain d'une autre planète. J'ai ajouté : « Il te fait un gros ventre ». « Un gros ventre ? », a-t-elle répété. Malgré mes agressions et le froid qui s'est installé entre nous pendant quelques minutes, maman a vite repris pied en s'intéressant aux feuilles qui commençaient à pousser, en humant l'odeur de la terre, du printemps et, toute enchantée, elle s'est mise à parler de chaque détail de la nature. Elle semblait avoir oublié l'incident du manteau. Avec la même fascination qu'elle avait décrit les beautés de la nature, elle se mit à parler d'Avril. Avril qui l'emmenait à ses cours, qui allait ensuite la chercher. Avril qui lui offrait des livres. Avril qui allait au théâtre et au cinéma avec elle. Avril qui l'écoutait attentivement quand elle parlait de littérature. « Je n'ai jamais été si heureuse », m'a-t-elle affirmé. Et comme par magie, Avril est apparu dans le parc pour nous emmener faire une promenade à Lachine.

Une fois arrivés, nous avons marché tous les trois le long du canal. Les deux amoureux en avant et moi en arrière. Un peu plus tard, Avril est allé chercher un cerf-volant. Maman et Avril ont essayé de le faire voler. Maman, avec ses soixante-quinze ans, courait comme une gamine. De mon côté, j'ai essayé de faire comme maman : regarder la nature et la sentir. Je me suis collée le nez sur les arbres, les boutons des fleurs. Mais la seule chose que je sentais, c'était l'immensité des lieux.

J'ai passé le reste de la soirée toute seule. Avril et maman sont disparus. Il l'avait emmené à un ballet. J'ai téléphoné à la maison et les enfants m'ont raconté que la lessiveuse était brisée, puis qu'ensuite le chauffe-eau avait fait défaut et que finalement leur père n'avait pas pu faire la lessive. En plus, un de mes garçons s'était fracturé une cheville en jouant au basket à l'école, et l'autre s'était fait casser une dent par un bâton de hockey. Je me suis exclamée : « Mais c'est une blague ! Ça arrive toujours quand je ne suis pas là ! » Mon mari a pris le téléphone, la voix marquée par l'épuisement et après de telles nouvelles je n'ai pas osé lui raconter ce qui se passait avec maman.

À leur retour, Avril et maman m'ont fait un résumé du ballet qu'ils venaient de voir et m'ont raconté en détail la beauté suprême de ce spectacle. Maman s'est plainte qu'elle avait mal aux pieds et Avril lui a massé les orteils pendant que je les regardais, bouche-bée. Ils m'ont souhaité une bonne nuit en me déposant chacun un baiser sur la joue, et ils sont rentrés sagement chacun dans sa chambre.

Le lundi, pendant que maman était à la poste, j'en ai profité pour chercher dans son carnet d'adresse le numéro de téléphone d'une psychiatre qui l'avait soigné après son accident. Je l'ai appelée, lui ai expliqué que j'étais de passage en ville et que j'avais besoin de lui parler de toute urgence, une situation tout à fait inusitée s'étant présentée. Le ton de ma voix troublée l'a sans doute touché et elle m'a donné rendez-vous tout de suite.

Je me suis rendue à son cabinet et me suis assise dans un fauteuil, comme n'importe quelle patiente. J'ai commencé à lui raconter l'histoire de maman. Maman, tombée en amour à soixante-seize ans avec un jeune homme de trente ans. Elle m'a écoutée attentivement. C'était une personne douce et délicate. « Vous devez prendre vos distances avec cette histoire et voir votre mère d'une autre façon. C'est une belle femme, bien habillée, cultivée, sensible, qui s'intéresse à l'art. » Elle essayait de me faire voir la situation d'un autre point de vue. Puis elle a ajouté : « Vous savez qu'elle a eu déjà plusieurs pensionnaires… » Elle m'a regardé droit dans les yeux et avec une voix suave, sur le ton de la confidence, elle m'a dit : « Croyez-moi, je connais bien votre mère, elle a déjà été amoureuse d'une bonne douzaine de ses pensionnaires. C'est sûr qu'un jeune homme de trente ans ne veut pas avoir une dame de soixante-seize ans comme petite amie. » Je me suis dit tout à coup que j'étais en train de me faire plus de problèmes que nécessaire pour un simple amour platonique. « C'est le seul qui ait répondu aux attentes de votre mère. Il dépense son salaire pour elle. Il paye la moitié de ses dépenses, il ne lui demande pas d'argent, l'emmène au cinéma, au théâtre, au ballet… Qu'est-ce qui vous dérange tellement ? » Je me suis rappelée l'air cadavérique de maman l'année précédente, malade, au bord de la tombe et je lui ai dit : « Quand ça va finir, ça va être la grande déprime ! » La psychiatre m'a répondu avec tranquillité : « L'année passée elle a été très malade... » Elle a ébauché un demi-sourire et a ajouté : « Cette année vous avez trouvé un infirmier gratuit. Prenez les choses du bon côté, voyons ! » J'ai voulu l'interrompre mais elle s'est levée pour me laisser entendre que le rendez-vous était terminé et qu'elle ne perdrait pas une minute de plus avec moi : « Laissez-la vivre ! Ne vous inquiétez pas ! On verra ensuite quelle sorte de pilules on pourra lui donner. » Elle m'a tendu la main pour me dire au revoir et j'ai dû quitter les lieux.

J'ai marché dans les rues sans parvenir à me défaire de toute cette histoire. J'ai appelé Suzanne, une ancienne amie à moi, et nous nous sommes donné rendez-vous dans un café. Je lui ai raconté en détail la troublante histoire de maman. Je m'attendais à ce qu'elle partage mes inquiétudes, mais ce fut tout à fait le contraire : « Quelle chance elle a... Tout le monde vit de belles histoires d'amour sauf moi. » Étonnée de ces commentaires, je lui ai lancé : « C'est peut-être un criminel ! » « Mais voyons », a-t-elle ajouté : « C'est un innocent. C'est un homme pur. Un pur ! »

De retour à l'appartement j'ai croisé Avril. Il m'a timidement salué. J'ai décidé de devancer mon voyage de retour et j'ai fait une réservation pour le lendemain. Catherine m'a aidée à faire mes valises et je lui ai dit : « Quoi qu'il arrive, tu m'en informes ». Elle m'a répondu : « Mais que veux-tu qu'il se passe ? Avril est arrivé au printemps et a redonné la vie à grand-maman. Elle est si heureuse, maintenant. »

Maman m'a raccompagnée à l'aéroport. Elle conduisait la voiture d'Avril avec assurance. Elle était belle, la peau sans rides, les yeux brillants, son sourire avec ses dents d'un blanc immaculé. Une force vitale émanait de toute sa personne. Sans m'en apercevoir j'ai laissé échapper : « Tu as la peau très belle ! » « Ça doit être à cause d'Avril », m'a-t-elle répondu. « Tu as les cheveux très brillants », ajoutai-je. « Ça doit être l'amour ! » L'Amour, c'était précisément ce que je voulais savoir, mais comment le lui demander. « Tu as les dents très blanches. As-tu fais quelque chose de spécial ? » « Ce sont ses poèmes ; ils m'apportent tant de bonheur. Je souris beaucoup plus maintenant » J'étais curieuse de savoir si elle couchait avec Avril. S'il était vraiment son amant. Je n'arrivais pas à chasser l'idée que c'était plutôt un oiseau rare atterri chez maman pour l'embobiner dans une histoire obscure dont que je ne parvenais pas encore à comprendre la fin.

Arrivées à l'aéroport, nous avons fait la queue dans une file pour l'enregistrement. Puis je me suis mise en route pour prendre l'avion. En marchant avec maman, je me suis remémorée certains détails de mon séjour chez elle : les séries « B » américaines que je regardais pendant que Maman était sortie avec son amoureux. Subitement, en prenant l'allure d'un gangster, avec une voix à la Humphrey Bogart, j'ai lui ai demandé : « *Tell me something, baby ? Do you fuck him ?* » Maman m'a regardée, étonnée. Cette phrase arrivait tellement hors contexte. Elle a entrouvert les yeux, a replacé sa coiffure et d'une voix assurée m'a répondu : « *Yes darling, and I enjoy it very much !* »

Une voix d'homme a annoncé que le vol était prêt pour le départ. J'ai embrassé Maman. Je suis montée dans l'avion, j'ai mis la ceinture. J'ai senti que l'avion décollait et qu'il traversait les nuages. J'avais tout à coup le drôle d'impression d'avoir abandonné ma mère là et d'être en plein rêve.

Quelques minutes plus tard une hôtesse de l'air m'apportait un whisky. J'ai regardé autour de moi et j'ai aperçu un jeune homme qui lisait à mes côtés. J'ai tout de suite pensé à maman. J'ai continué à le regarder avec curiosité. Il devait être dans la trentaine, il était beau, il avait de gros sourcils et il lisait un livre de poésie. Il a levé la tête et nos regards se sont croisés. Je lui ai souri. Il a fait de même. Je me suis passée la main dans les cheveux, dans un geste qui m'a rappelé celui de maman. J'ai continué à sourire au jeune homme et lui ai dit : « Le printemps, c'est vraiment bon ! »

Juliette,
(titre original : *Julieta*)
de Marilú Mallet,
traduit de l'espagnol par l'autrice
en collaboration avec Jean-Roch Marcotte,
est un texte inédit.

ISBN : 978-2-89816-179-7
© Marilú Mallet et Vertiges éditeur, 2020
– 1180 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org